

De la rue aux archives, et au-delà. Introduction

Sarah Gensburger, Gérôme Truc

▶ **To cite this version:**

Sarah Gensburger, Gérôme Truc. De la rue aux archives, et au-delà. Introduction. Gensburger Sarah; Truc Gérôme. Les Mémoriaux du 13 Novembre, Editions EHESS, pp.11-19, 2020, 978-2-7132-2863-6. halshs-03097060

HAL Id: halshs-03097060
https://shs.hal.science/halshs-03097060

Submitted on 4 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Introduction

De la rue aux Archives, et au-delà

Sarah Gensburger & Gérôme Truc

Les attentats survenus en région parisienne le 13 novembre 2015 sont les plus meurtriers que la France ait connus depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. En l'espace de quelques heures, 130 personnes furent tuées et plusieurs centaines d'autres blessées par une série de fusillades et d'attaques-suicides visant le Stade de France à Saint-Denis, la salle de spectacle du Bataclan et plusieurs bars et restaurants des 10e et 11e arrondissements de Paris : Le Carillon, Le Petit Cambodge, La Bonne Bière, le Casa Nostra, La Belle Équipe et le Comptoir Voltaire. Dans les heures et jours qui ont suivi, de nombreux anonymes descendirent dans les rues de Paris pour partager leur émotion, dire leur refus du terrorisme et manifester leur solidarité avec les victimes. Ils se regroupèrent aux abords des sites frappés, mais aussi place de la République, comme ils l'avaient déjà fait quelques mois auparavant, après l'attentat contre la rédaction du journal *Charlie Hebdo,* celui de l'Hyper Cacher de la porte de Vincennes et l'assassinat d'une policière municipale à Montrouge. Là, des agrégats pêle-mêle faits de messages écrits, de dessins d'enfants, d'images, de bouquets de fleurs, de bougies, de drapeaux et de divers objets, allant de l'ours en peluche à la bouteille d'alcool, se formèrent et restèrent en place pendant des semaines et des mois, continûment alimentés par de nouveaux dépôts.

Le phénomène n'a rien de nouveau en soi et il n'est pas propre aux attaques terroristes. C'est un rituel de deuil devenu courant dans les sociétés occidentales contemporaines, qui s'observe aussi bien après des tueries

Boulevard Richard Lenoir, 16 novembre 2015.
© Gérôme Truc

en milieu scolaire et des accidents collectifs qu'à l'occasion du décès de certaines personnalités, telles Lady Diana, le pape Jean-Paul II ou Michael Jackson. Plusieurs études lui ont été consacrées au cours des vingt dernières années, qui ont donné lieu à un débat terminologique. Ces amas disparates sont-ils des « mémoriaux », vocable que l'on privilégiera ici, ou bien des « autels », ainsi que certains des premiers chercheurs à s'y être intéressés les ont désignés ? Et doit-on les qualifier de « spontanés », d'« éphémères » ou de « populaires » [1] ? Ils relèvent, en vérité, d'un peu des trois, comme on le verra au fil des pages qui suivent. Conscients de leur valeur pour documenter et analyser l'impact d'événements vécus comme « historiques », des institutions publiques, musées ou services d'archives se sont mis à en collecter le contenu de façon de plus en plus systématique. Des guides sur la manière de gérer ces espaces mémoriels et de préserver les messages et objets qui y sont rassemblés voient ainsi le jour, tandis que s'organise autour d'eux un réseau international de chercheurs et professionnels [2].

Le présent ouvrage contribue à ce mouvement d'ensemble en apportant un éclairage monographique sur les mémoriaux éphémères qui se sont constitués à Paris à la suite des attentats du 13 novembre 2015. Fruit d'une collaboration inédite entre des chercheurs et des archivistes, il se distingue des précédents livres sur pareils mémoriaux en ce qu'il est le premier à en proposer une approche véritablement globale, depuis la rue où ils prennent forme jusqu'aux musées où les éléments qui les composent finissent parfois exposés – comme cela pourrait être le cas dans le musée-mémorial des sociétés à l'épreuve du terrorisme, qui doit prochainement voir le jour en France [3]. Il le fait en s'appuyant à la fois sur des observations ethnographiques, des analyses de contenu et des témoignages de professionnels impliqués dans la gestion de ces mémoriaux et l'archivage de leur contenu. Cet ouvrage combine aussi des textes de formats variés et une riche collection de photographies. Il entend ainsi éclairer l'envers de ce phénomène social : de quoi procède-t-il ? Qui se rend sur ces sites mémoriels ? S'agit-il seulement de Parisiens ou bien d'autres personnes viennent-elles également ? Des Français ? Des touristes étrangers ? Qui y dépose des objets et y laisse des messages, et pour quelles raisons ? Comment ces messages sont-ils écrits ? Et que nous disent-ils de la façon dont la population a

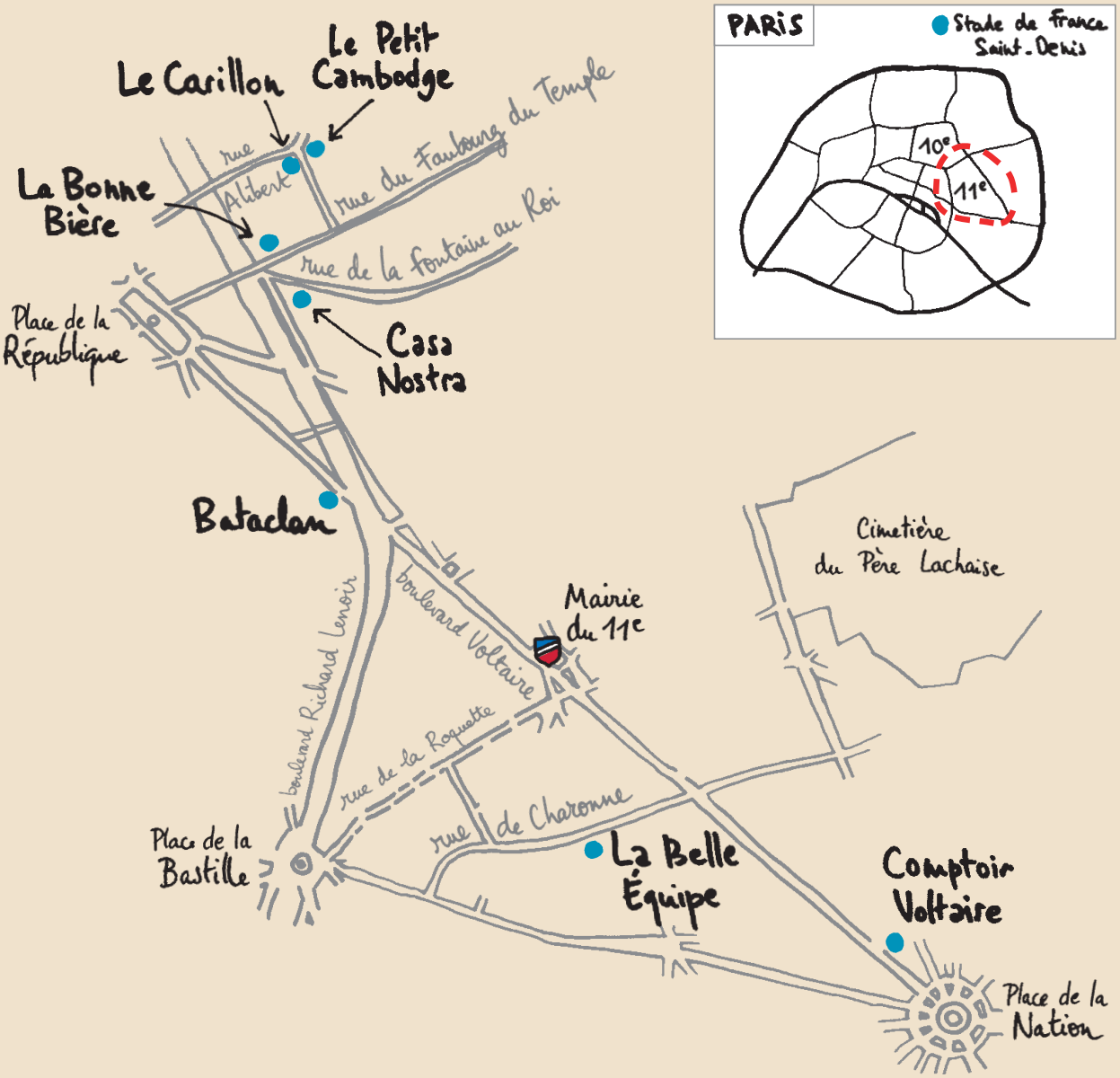
réagi à ces attentats ? Mais il s'attache aussi aux coulisses du processus de patrimonialisation : qu'implique la collecte en urgence de tels matériaux ? Pourquoi et comment certains documents et objets ont-ils été conservés et d'autres ont-ils disparu ? Comment les archivistes vivent-ils ce travail peu ordinaire ? Et quels sont les enjeux de la mise en musée à venir de certains des documents collectés ?

Une rencontre inédite entre chercheurs et archivistes

La France a paru découvrir le phénomène des mémoriaux éphémères avec les attentats de janvier 2015. Certes, il y avait déjà eu quelques amas de fleurs, bougies et messages adressés aux victimes devant l'ambassade des États-Unis et les consulats américains au lendemain des attentats du 11 septembre 2001, comme devant l'ambassade et les consulats espagnols après les attentats du 11 mars 2004 à Madrid [4], mais absolument rien de comparable au mémorial qui prend forme à Paris autour de la statue centrale de la place de la République et aux abords du siège de *Charlie Hebdo* à partir de janvier 2015. Dans de nombreuses autres villes de France aussi, des mémoriaux éphémères apparaissent en place publique, souvent devant les mairies. Des villes comme Rennes, Saint-Étienne et Toulouse décident alors de procéder à des collectes de leur contenu [5]. Rien de tel ne s'organise à Paris, en dépit de l'ampleur du phénomène et de la dimension historique de la marche du 11 janvier. Une initiative naît en revanche, à l'été 2015, de l'autre côté de l'Atlantique, à l'université d'Harvard : une équipe composée d'enseignants-chercheurs du département de langues et littératures romanes et d'employés de la bibliothèque universitaire lance un appel pour créer les « Archives Charlie », qui entendent « préserver des documents manuscrits, imprimés, digitaux et éphémères produits à la suite des attentats des 7, 8 et 9 janvier 2015 [6] ». L'écho suscité par cet appel dans les médias français a peut-être contribué à ce que la Mairie de Paris se soucie davantage du sort des mémoriaux éphémères qui apparaîtront de nouveau quelques mois plus tard, aux abords du Bataclan et des autres lieux frappés le soir du 13 novembre.

Lieux attaqués le soir du 13 novembre à Paris

Cette nuit-là, le Stade de France à Saint-Denis a également été visé.



© Éditions de l'EHESS

Lorsque se produisent les attentats de janvier 2015, l'un de nous deux, Gérôme, est professeur dans un lycée du Val-de-Marne. Il doit alors, comme des milliers d'autres enseignants à travers le pays, gérer l'onde de choc créée par ces événements auprès de ses élèves, tout en répondant aux sollicitations des quelques journalistes qui avaient repéré son travail de thèse sur les réactions suscitées en Europe par les attentats du 11 septembre 2001 aux États-Unis, du 11 mars 2004 à Madrid et du 7 juillet 2005 à Londres[7]. Il connaît bien les mémoriaux éphémères post-attentats puisque c'est principalement à partir de matériaux qui en sont issus qu'il a mené sa recherche sur ces précédents étrangers. Il a notamment accompagné pendant plusieurs années l'équipe du projet « *Archivo del Duelo* » (Archive du deuil) qui a collecté à Madrid les composants des mémoriaux apparus en réaction aux attentats du 11 mars 2004[8]. En novembre 2015, il décide d'alerter la Mairie de Paris sur la nécessité de réfléchir rapidement à une préservation du contenu des mémoriaux, sur le modèle de celle organisée dans la capitale espagnole, et propose son aide. Très vite, il est mis en rapport avec le nouveau directeur des Archives de Paris, Guillaume Nahon. Dans le même temps, Alain Fuchs, alors président du CNRS, lance un appel à projets de recherche exceptionnel « sur tous les sujets pouvant relever des questions posées à nos sociétés par les attentats et leurs conséquences », l'appel « attentats-recherche »[9]. En s'inspirant de son expérience madrilène, Gérôme conçoit le projet REAT, un projet de recherche collectif visant à étudier les réactions aux attentats du 13 novembre et à accompagner les Archives de Paris dans leur travail de collecte du contenu des mémoriaux éphémères[10].

Sarah, de son côté, a fait des mémoriaux éphémères un de ses objets de recherche, parce qu'ils étaient devenus son horizon quotidien. Spécialiste des dynamiques sociales et spatiales de la mémoire comme des politiques publiques du passé, cela fait déjà plusieurs années qu'elle étudie la présence du passé et la formation des souvenirs à l'échelle de la ville de Paris lorsque surviennent les attentats de 2015. Il se trouve par ailleurs que Sarah habite, avec sa famille, sur le boulevard Voltaire, entre la place de la République et le Bataclan. Ses enfants sont scolarisés à l'école qui se situe à mi-chemin de la salle de concert et des anciens locaux de *Charlie Hebdo*. À partir de décembre 2015, elle décide de tenir des « chroniques sociologiques du

“quartier du Bataclan” » sous la forme d’un blog[11], tandis que se met en place le projet REAT, auquel elle choisit alors d’apporter sa contribution. Entre le journal intime et le cahier de terrain, ses observations sont nées de l’apparition, juste en bas de chez elle, de phénomènes de mémorialisation semblables à ceux qu’elle avait l’habitude d’étudier. Ces chroniques ont depuis été publiées sous forme de livre[12]. Le présent ouvrage en constitue le prolongement : il marque pour elle le passage d’une quête personnelle à une enquête collective, et de l’étude de la mémorialisation immédiate des attentats à celle des politiques publiques qui organisent leur mise en patrimoine et leur commémoration.

Le dialogue avec Guillaume Nahon et le personnel des Archives de Paris, en particulier Mathilde Pintault et Audrey Ceselli, a accompagné de bout en bout la naissance de cet ouvrage. C’est lors d’une journée d’étude, organisée en janvier 2017 dans les locaux des Archives de Paris, que la plupart des auteurs rassemblés ici ont présenté publiquement pour la première fois les résultats de leur travail[13]. Notre rencontre avec Maëlle Bazin s’est faite littéralement au pied des mémoriaux éphémères, tandis qu’elle débutait sa thèse en sciences de l’information et de la communication, et s’intéressait aux écritures urbaines après les attentats de janvier 2015. Sylvain Antichan, alors jeune docteur, travaillait déjà avec Sarah Gensburger à l’étude des visiteurs des expositions historiques lorsqu’il accepta de se joindre à nous pour observer le public des mémoriaux post-attentats. Il a depuis développé son propre regard sur ces lieux hybrides et les pratiques sociales qui s’y développent. Emmanuel Cayre, Delphine Griveaud et Solveig Hennebert, pour leur part, travaillent encore à leurs thèses de science politique sur des sujets divers, mais connexes, qui vont de l’analyse des cadres sociaux de la mémoire du 13 novembre à l’étude des mémoires de l’antisémitisme en passant par celle du développement, en France, de cette justice dite « restauratrice » qui fait dialoguer criminels et victimes. S’ils nous ont, au départ, apporté leur concours ponctuel lors de telle ou telle enquête de terrain, à l’occasion des commémorations annuelles sur les sites des attaques du 13 novembre, ils ne s’en sont pas moins rapidement approprié nos questionnements pour les enrichir et les transformer par la singularité de leurs points de vue. Enfin, à la suite de son appel « attentats-recherche », le CNRS a retenu une soixantaine de lauréats,

parmi lesquels figurait l'historienne Hélène Frouard, avec un projet visant à étudier les registres de condoléances mis à disposition du public à la mairie du 11e arrondissement de Paris, après les attentats. Très vite, nous sommes entrés en contact, incités par la proximité de nos démarches et de nos matériaux de recherche, aujourd'hui d'ailleurs regroupés aux Archives de Paris. Pendant un peu plus d'un an, nous avons toutes et tous cheminé ensemble, partageant nos interrogations et discutant collégialement l'avancée de nos travaux respectifs, dans un séminaire commun à l'EHESS dont ce livre est l'aboutissement [14].

Un ouvrage sur les mémoriaux, un livre-mémorial

Comment naissent les mémoriaux éphémères et en quoi consistent-ils exactement ? Les deux premiers chapitres répondent à cette question à des échelles différentes, en partant des mémoriaux comme objets composites avec Maëlle Bazin (chapitre 1) et en observant de près, avec Sylvain Antichan, les pratiques sociales auxquelles ils donnent lieu, notamment celles qui consistent à s'y arrêter pour y déposer ou y écrire quelque chose (chapitre 2). Comment conserver les textes, images et objets accumulés en ces lieux et que nous disent-ils ? Les deux chapitres suivants décrivent leur mise en archives avec un retour d'expérience de Guillaume Nahon, directeur des Archives de Paris (chapitre 3), et offrent une analyse fine de leurs contenus, conduite par Gérôme Truc, en les mettant en regard notamment des messages du même type collectés à Madrid après les attentats du 11 mars 2004 (chapitre 4). L'exploration de ces réactions populaires aux attentats du 13 novembre se prolonge ensuite avec l'étude d'Hélène Frouard sur les registres de condoléances de la mairie du 11e arrondissement, qui invite à réfléchir à l'impact de l'événement à une échelle locale (chapitre 5). Et que deviendront ces traces singulières des réactions aux attentats du 13 novembre, maintenant qu'elles ont été archivées ? Comment cette patrimonialisation des mémoriaux éphémères s'articule-t-elle avec la commémoration des attentats, la création de mémoriaux permanents en hommage aux victimes et la mise en musée de l'événement ? Tel est l'objet de la réflexion finale que propose Sarah Gensburger (chapitre 6). De la rue aux

Archives, et au-delà, ces chapitres successifs sont autant de variations du regard porté sur les mémoriaux du 13 novembre. Ils s'éclairent les uns les autres. À ce titre, et si ces six chapitres peuvent aussi se lire séparément, ils se prêtent avant tout à une lecture croisée susceptible de commencer par n'importe lequel d'entre eux, en fonction de la curiosité des lectrices et lecteurs.

Entre chacun de ces textes qui font donc système, on trouvera aussi des mises au point de format plus court et de natures variées (extrait d'entretien, compte rendu d'observation, notice…). Ces encadrés viennent d'abord compléter, à une autre échelle, les chapitres qu'ils précédent ou suivent mais peuvent également faire écho à d'autres, plus éloignés. Ils offrent finalement un véritable second niveau de lecture en ce qu'ils éclairent des aspects souvent peu visibles et méconnus de la mémorialisation des attentats du 13 novembre : de l'émergence de collectifs de citoyens autoproclamés « gardiens » des mémoriaux éphémères à la mémoire collective des supporters du Paris Saint-Germain, en passant par le rôle des agents de la propreté de Paris dans la préservation des mémoriaux, ou encore les traces qu'ont laissées les événements à Saint-Denis.

La troisième clef de lecture des pages qui suivent est, elle, iconographique. Cet ouvrage accorde une très large place aux images, celles des mémoriaux en eux-mêmes, de leur évolution au fil du temps, mais aussi des objets, messages ou dessins dont ils étaient constitués, des pratiques qui pouvaient s'observer autour d'eux et, bien sûr, de leur collecte et archivage. Plusieurs centaines de photographies y sont reproduites. Certaines viennent, classiquement, illustrer les textes des chapitres et des encadrés. Mais, de manière plus inattendue sans doute, la majorité d'entre elles sont rassemblées sous la forme de portfolios, donnant ainsi corps à de véritables chapitres photographiques qui, à leur tour, dialoguent avec les autres composantes de ce livre.

Ces images donnent à voir la très grande richesse du fonds photographique constitué par les Archives de Paris en parallèle de son travail de préservation du contenu des mémoriaux éphémères. Elles reflètent en même temps les méthodologies que, nous, chercheuses et chercheurs, avons mobilisées lors de l'enquête. Photographier les mémoriaux et les pratiques auxquelles ils donnaient lieu fut pour nous un moyen de prendre des notes

visuelles, complémentaires de nos carnets de terrain. Ces notes nous ont aidés dans la mise en œuvre d'une démarche réflexive qui fait l'identité des sciences sociales. Celles-ci reposent en effet sur la multiplication et le croisement constant des points de vue. Faire des sciences sociales suppose de s'émanciper de catégories de pensée préexistantes à l'enquête, en un mot, de poser un regard froid et analytique sur une réalité chaude et vécue. L'image, par la prise de distance qu'elle permet, fut ainsi un outil précieux pour tenir ensemble regard critique et implication personnelle. Faire le choix de donner à voir aux lectrices et lecteurs ce que nous avons vu et à partir de quoi nous avons, pour partie au moins, conduit l'analyse, c'est ainsi leur proposer de faire, à leur tour et très directement, l'expérience de l'interprétation réflexive qui fait le propre des sciences sociales.

La place centrale accordée aux photographies dans cet ouvrage participe, enfin, de sa double nature : elle vise à produire de la connaissance scientifique sans pouvoir complètement s'émanciper de sa fonction d'attestation de l'historicité de l'événement. Ici, le rôle de l'image se transforme pour relever du registre de la preuve. Par sa richesse iconographique, ce livre est ainsi plus qu'un ouvrage scientifique : c'est, en un sens, en lui-même un mémorial de ces mémoriaux aujourd'hui disparus. Le réaliser fut à la fois pour nous toutes et tous une démarche scientifique et nécessairement critique, et un cheminement personnel non dénué d'émotions. Il en va toujours un peu ainsi lorsque l'on travaille sur des attentats. C'est d'autant plus vrai quand les terroristes s'en prennent à des lieux qui nous sont familiers et que leurs victimes nous ressemblent. Il y avait, dans les mémoriaux du 13 novembre, de nombreuses photographies de personnes tuées ce soir-là, des photos de famille, de soirées entre amis, de jours heureux. Ces visages souriants auraient pu être ceux de nos amis, ou amis d'amis – et certains d'entre eux l'étaient effectivement. À eux tous, comme à leurs proches, et aux survivants de cette nuit-là, ce livre est dédié.